

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

Le peuple est une éponge qu'il faut savoir pressurer.

L'abbé Terray.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr.
Six mois 4 fr.
Trois mois 2 fr.

Doit-on voter ? Non !

Roneile a dit dernièrement dans un petit article de quelques lignes ce qu'il pensait des observations du camarade Niel sur le mouvement anarchiste ; il a dit que les classifications indiquées par le camarade étaient exactes, sauf qu'elles étaient mal définies et il a ajouté que seuls étaient anarchistes ceux que Niel appelait « les anarchistes de l'anarchie ».

On ne pouvait mieux dire et je n'avais pas l'intention d'intervenir dans le débat, quand s'est produit le deuxième article de Niel, en réponse à celui de Malato. A mon tour, j'en ai donc en lice.

Que ressort-il en substance des articles de Niel ? ceci : qu'à son avis certains anarchistes peuvent voter. C'est là une erreur profonde, fondamentale même, car ce qui justifie la différence les anarchistes d'avec les autres partis, c'est leur abstention électorale. C'est cette abstention qui fait leur force. On peut dire de tous les autres partis que s'ils critiquent tant ceux qui ont le pouvoir, c'est afin de les remplacer un jour ou l'autre ; aux anarchistes, on ne peut pas faire ce reproche, leur non participation aux luttes électorales étant une preuve de leur sincérité. Et d'ailleurs l'anarchie n'est pas un parti dont un anarchiste peut être le représentant, c'est un but à atteindre, un idéal, mais cependant, et sans qu'il y ait un dogme anarchiste quelconque, il est certains actes incompatibles avec l'idée anarchiste, et voter est un de ces actes-là. Niel ne dit pas, il est vrai, que l'on doit s'emparer du pouvoir ou profiter de ce qu'on en occupe une parcelle pour faire aboutir tout ou partie des conceptions anarchistes, mais il voit un moyen, moyen de quoi, il ne le dit pas ; mais je pense que ce serait uniquement celui de discréditer les anarchistes.

Au surplus, que veulent les anarchistes : améliorer, transformer ou détruire le gouvernement ? Si vraiment on est anarchiste, c'est qu'on sait déjà que les meilleures améliorations sont inefficaces et que les transformations gouvernementales, quelles qu'elles soient, ne remédieront en rien au mal social, que ce qu'il faut c'est non réformer, mais supprimer ; alors comment parle-t-on de continuer, sinon fortifier une chose que l'on rêve de voir disparaître ?

Niel, il est vrai, donne pour raison qu'il voit là un moyen d'action — mais d'action rétrograde, cher camarade — de même que reculer est tout de même marcher.

L'anarchiste élu devrait, pour rester au Parlement, abandonner la plus grande partie de ses idées — sans compter celles qu'il aurait dû abandonner d'abord pour y rentrer — car sans cela il ne pourrait rien faire et de plus, son œuvre qui serait presqu'absolument nulle tant qu'il y serait en minorité, deviendrait antianarchiste lorsqu'il y serait en majorité.

Mais nous supposons là un anarchiste député, c'est-à-dire ayant été candidat, au mépris de ses idées, et élu par des anarchistes électeurs, mais il y a autre chose, et comme une fois sur la pente glissante des concessions on ne peut plus s'arrêter, il arrivera ceci, parfois, c'est qu'en l'absence de candidat anarchiste — comme il le faudra voter — on votera pour le candidat le plus près, le socialiste, ou à son défaut, le républicain, n'est-ce pas, camarade Niel ?

Et l'anarchie, la vraie, où sera-t-elle en tout cela ?

Je sais bien que là encore on aura une excuse : il vaudra mieux voter pour le candidat socialiste que pour le candidat nationaliste ou le cléricale, car on a tout à craindre d'un réactionnaire alors qu'il en va différemment d'un républicain. Je le demande à Niel : Du temps du ministère Méline ou autres cléricaux les anarchistes étaient étroitement surveillés et signalés partout ; du temps du ministère Combes, les anarchistes sont également signalés et surveillés ; qu'y a-t-il de changé ? En serait-il autrement si au lieu de Combes nous avions Jaurès, Briant ou Allemane ? Non, ce serait identique, et si nous avions Niel, par exemple, et bien ce serait encore pareil car on pense et on agit différemment suivant que l'on est gouvernant ou gouverné. Les anarchistes comme les autres, devraient se soumettre à la règle et si un jour ils détenaient le pouvoir (hypothèse inimaginable) ne croyez pas qu'ils abrogeraient les lois scélérates, bien au contraire ils en forgeraient de nouvelles pour de plus anarchistes qu'eux.

Je ne m'arrêterai pas une minute à ce

qu'écrivit Niel au sujet de ce que l'on subit par nécessité et de la proposition qu'il y fait de nommer par nécessité des maîtres ; mais est-ce là une nécessité inéluctable et n'y a-t-il pas une marge très large entre ce que l'on subit fatalement et ce que l'on provoque volontairement ?

Non, camarades, il n'y a pas de rapprochement possible entre ces deux choses : plus d'ailleurs qu'entre l'entrée des anarchistes dans les syndicats et leur entrée au parlement, là encore les deux choses sont dissemblables car l'anarchiste entrant dans un syndicat y rentre avec ses idées, tandis qu'entrant au parlement il en devrait abandonner le plus grand nombre. L'anarchiste député serait diminué, amoindri.

Aussi si nous ne nous élevons pas contre ceux qui fréquentent les syndicats, protestons nous de toute notre force contre toutes les tentatives électorales de ces temps derniers dont la pratique ne pourrait que ternir notre bel idéal. Que ceux qui veulent voter le fassent, Niel ou tout autre mais qu'ils sachent bien, qu'ils ne font pas ainsi œuvre anarchiste, que nous ne pouvons plus les considérer comme des nôtres et qu'ayant eu recours au « vote » ils ne doivent plus, il ne peuvent plus se réclamer encore de l'anarchie.

Frestione.

LEUR VICTOIRE

Enfin, ça y est ! On attendait ça depuis le début des hostilités. Après tant d'échecs successifs, après tant de malheurs immédiats, les Russes viennent de remporter une grande victoire.

Nous commençons à voir clair dans le fameux plan de Kouropatkine, d'autant plus clair que le *Matin* de cette semaine nous fournit des renseignements précieux. Il paraît que le généralissime russe « a une fermeté, une volonté, une force de caractère dignes d'admiration ». Même quand il bat en retraite, il sait se contraindre et paraître souriant à tous, tournant en ridicule les fautes stratégiques de Kuroki, « le vieux », comme il l'appelle.

Ca lui va bien à Kouropatkine de se moquer des Japonais. Reste à savoir si les soldats partagent sa gaieté et trouvent les choses aussi drôles.

Ca aurait pu durer longtemps encore, les Japonais administrant des volées à Kouropatkine et Kouropatkine se frottant des Japonais. On le voit d'ici, le généralissime russe, un sourire sardonique sur les lèvres : « Vous me flanquez d'effroyables rossées, vous me tuez mes soldats, vous me prenez mes canons, vous m'obligez à fuir. Eh ! bien, je trouve cela très amusant. Je me gondole, je me tiens les côtes. Continuez. Plus il y a de défaites et plus on rit ».

Du reste, Kouropatkine a toujours son plan, vous savez, son fameux plan. Il en a même plusieurs. Il en change tous les dimanches. C'est encore le *Matin* qui nous l'apprend. « Le général paraissait soucieux et songeur, ne répondant pas à mes questions. Tout à coup un beau sourire éclaira sa physionomie intelligente. Il me dit : « Écrivez que j'ai trouvé une nouvelle combinaison, un nouveau plan. C'est pourquoi j'étais songeur. Je vous dirai de quoi il s'agit, quand j'aurai réussi. »

Nous le savons, aujourd'hui, de quoi il s'agit. Le résultat du nouveau plan ne s'est pas fait attendre. L'escadre du nord, sous les ordres de l'amiral Rodjestvensky, vient de couler des bateaux pêcheurs anglais. Il y a deux morts et un certain nombre de blessés.

Osez donc soutenir après ça que Kouropatkine n'est pas un grand stratège.

Il s'agit cependant de savoir si les choses vont continuer de la sorte. Il y a assez longtemps que la Mandchourie est le théâtre d'abominables carnages. Les morts s'amoncellent par tas. Les villes sont détruites. Et comme si les canons et les torpilles ne suffisaient pas, voilà que les maladies contagieuses se mettent de la partie.

Pendant ce temps l'Europe, la bonne Europe civilisée et pacifique contemple cela d'un œil placide et amusé.

Nous n'avons rien à attendre des dirigeants qui n'opposent leur « veto » que le jour où ils auront intérêt à le faire, le jour où les fonds russes seront décidément trop en baisse. Le prochain congrès de la Haye sera une fumisterie de plus.

C'est à nous qu'il appartient d'élever la voix. Protestons assez haut et assez fort pour couvrir le bruit des batailles. Il faut organiser dans toute l'Europe, dans toutes les grandes villes, partout, des meetings

mônstres, des meetings où nous dirons notre horreur de la guerre et notre haine des crapules couronnées qui entraînent aux massacres des légions de pauvres diables. L'Internationale Antimilitariste a le devoir d'organiser cette protestation.

Victor Méric.

Préparatifs à la libre entente

Comme ce n'est que par la *Libre Entente* qu'on peut faire cesser le désordre social ainsi que tous les vices et les crimes qu'il engendre ; et que ce n'est que par le même procédé qu'il sera possible d'établir l'ordre véritable aussi parfait que le comporte la nature humaine, on se demande sans cesse quels moyens il faudrait employer pour arriver le plus tôt possible à ce résultat.

Nous laissons de côté, pour le moment, la question révolutionnaire que les lois sur la presse ne permettent de traiter qu'avec une liberté restreinte.

Chacun, en général, envisage ces choses suivant l'esprit de la catégorie à laquelle il appartient.

D'abord ceux qui bénéficient, à un titre quelconque, des avantages que procure l'argent, ou leurs supérieurs, ne consentiront jamais à émettre un avis à ce sujet à moins qu'il soit hostile.

La seconde catégorie comprend les libéraux, les progressistes, les démocrates, les socialistes, même certains révolutionnaires ou se disant tels, ainsi que les simples du Proletariat.

Ces derniers n'ont en vue que les réformes qui peuvent leur procurer quelques avantages personnels et relatifs ; quant aux autres, ils n'envisagent que les réformes susceptibles de leur procurer une certaine popularité, fût-elle révolutionnaire au besoin, si elle doit les amener plus vite aux fonctions publiques et au pouvoir, c'est la doctrine du triple mensonge en trois mots : Liberté, Égalité, Fraternité qui figure sur les pièces de cent sous, sur la façade des monuments publics (églises et prisons) ainsi que sur les actes officiels. Les Princes ne se déconcertent-ils pas, lorsqu'on joue la « Marseillaise » en leur présence ?

Enfin à part les anarchistes, qui ne visent d'autre but que l'harmonie universelle et le bonheur commun pour tous sans exception, il y a encore une autre catégorie d'individus absolument loyaux et sincères, qui sont partisans de la souveraineté réelle et effective du Peuple, telle qu'elle fut discutée en 1793, pendant 40 jours, dans les assemblées primaires de cantons et adoptée par la nation entière ainsi que la dernière déclaration des Droits de l'Homme, qui lui sert de préface.

Seulement les gouvernants de l'époque, après avoir adopté avec enthousiasme cette constitution, s'empressèrent d'en suspendre l'exécution sous les prétextes les plus futiles et depuis il n'en fut pas plus question dans la presse que dans les Parlements.

Sous le Directoire, Babeuf, Darthé, Buonarrotti et leurs amis essayèrent de la remettre en vigueur, mais ils ne tardèrent pas à être les victimes de la scélératesse gouvernementale.

Dans la soirée du 24 février 1848, à l'Hôtel-de-Ville de Paris, un combattant proposa aux divers membres du gouvernement provisoire (qui venaient, à tour de rôle, bavarder dans la réunion qui se tenait au rez-de-chaussée) de proclamer, en attendant mieux, la Constitution de 1793, toute imparfaite qu'elle fût, mais la seule après tout, qui ait été sanctionnée par le Peuple entier, après 40 jours de délibérations préalables.

Cette proposition fut accueillie avec empressement par les assistants et chaudement appuyée par le député Robert de l'Yonne ; mais cela ne convenait guère aux nouveaux dirigeants, qui chargèrent spécialement l'un d'entre eux, François Arago, de l'Observatoire, de modifier l'état des esprits.

Arago vint, en effet, annoncer aux Insurgés, « que le gouvernement tiendrait compte de leurs intentions et était tout disposé à « les satisfaire, mais qu'un événement imprévu, d'une gravité exceptionnelle dont il venait d'être informé subitement, l'obligeait à surseoir momentanément à tout projet de réorganisation sociale, pour ne pas laisser massacrer le Peuple et périr « la République d'ici une heure ou deux « tout au plus.

« Citoyens, l'exécrable tyran Louis-Philippe, ajouta-t-il, s'est retiré dans le fort « de Vincennes d'où il s'apprête à rentrer à « la tête de ses satellites gorgés d'or et de « vin. Citoyens, courez aux barrières, exter- « minez le tyran et ses satellites ! »

Ces paroles furent accueillies par des ac-

clamations et les assistants se précipitèrent en masse vers les portes pour courir aux barrières où ils ne rencontrèrent, bien entendu, pas plus le tyran que ses satellites ; mais le tour était joué et le gouvernement provisoire se trouvait débarrassé des généraux.

Pauvre Peuple, à quoi tiennent tes destinées ?

Le gouvernement, en effet, n'avait pris cette résolution que parce qu'il venait de recevoir un message officiel l'avisant que Louis-Philippe était en Normandie, d'où il se dirigeait vers la mer pour s'enfuir en Angleterre, ce qu'il fit en réalité.

Maintenant tout en reconnaissant la sincérité des Babouvistes, il ne faut se faire aucune illusion sur la prétendue souveraineté du Peuple, que les fourbes baptisent du nom de *referendum*, soit pour arriver au pouvoir, soit pour s'y maintenir dans les circonstances critiques, ils posent au peuple des questions à résoudre, mais seulement sur les sujets qui leur conviennent et s'arrangent toujours, d'ailleurs, pour obtenir des réponses favorables.

En Suisse, où la bourgeoisie use de ce procédé digne de Loyola, elle se garde bien de soumettre à la sanction populaire les choses qui l'intéressent au suprême degré ; mais on lui demande, par exemple, son avis sur la manière qui convient le mieux pour tuer les animaux de boucherie.

Assurément, dans l'état de corruption où nous vivons, il serait encore possible de tromper les prolétaires sur certains points, mais si la souveraineté populaire était réelle et effective, elle ne pourrait pas s'écarter sur les questions principales, telles que le *Droit à la vie*, et alors l'acheminement vers l'anarchie serait possible et ne tarderait pas à devenir une réalité.

ATOME.

AVIS

Aiglemont, 25 octobre.

Camarades,

Lorsque je m'installai à Aiglemont, dans le but de commencer une colonie communiste, les camarades prirent l'habitude de correspondre avec moi.

Heureusement depuis et progressivement, notre nombre s'est accru et nous sommes aujourd'hui douze.

Le caractère impersonnel d'une tentative comme la nôtre doit se manifester dans tous les détails, c'est ce qui me fait prier les camarades d'adresser tout ce qui concerne la colonie, renseignements, souscriptions, communications à l'adresse suivante : « Colonie Communiste l'Essai à Aiglemont (Ardennes). »

Signé : FORTUNE HENRY.

ENFANCE

J'ai grand pitié des bambins.

Heureux âge, susurrent les romances. Enfants, fleurs, oiseaux : ce velours, cette plume : poésie et guirlandes.

J'ai pitié des bambins. Et de tous : des barbouillés et des luxueux ; des fils de bourgeois et des gosses déguenillés. Oui, de tous. Ils représentent pour moi l'innocence expiant les fautes des pères. Pauvres petits êtres, procréés sans souci des tares héréditaires, dès leur premier vagissement ils sont déjà responsables. Sur eux pèsent les crimes de plusieurs siècles.

Moins protégés par la société que les petits chiens ils devront subir tous les systèmes d'élevage, voir les plus abracadabrants ; sur cette petite chose, à leurs yeux propriété, les parents essayent d'abord toutes les fantaisies de nutrition. Les centaines d'enfants enlevés par l'entérite sont un éloquent réquisitoire contre les méthodes nutritives des nouveaux-nés. Quant à l'hygiène, les mères bien souvent l'ignorent. Le poupon est pour beaucoup le complément d'une coquetterie de toilette.

Plus tard, si le mioche a triomphé de toutes les falsifications, de toutes les lésions, commence l'éducation. Heureux âge ? Pauvre petit !

Education. Ce que ce mot renferme de tyrannie, de lâcheté cruelle, de compression physique et morale. Pétrir sur le même moule toute ces cervelles différentes, gêner tous les mouvements du corps échappé du maillot, cela s'appelle éduquer. Le poulain qui bondit auprès de sa mère peut au moins, avant de céder frémissant au mors, prendre en toute liberté les ébats de la jeunesse. Mais l'enfant ? Il a des bras qu'il ne doit point remuer, des jambes qui marcheront bien posément. Il subira la torture orthopédique de la bonne éducation.

Je ne parle pas des petits martyrs que la lâcheté des voisins laisse écorchés dans les mains de brutes. Je parle de l'enfant aimé

de sa famille. Voilà pourquoi je les mélange dans le même amour et la même pitié, petits de riches, petits de pauvres.

Le luxe donne aux premiers plus d'éveil vif peut-être. C'est une désolation de les sentir nous échapper. Nous ferions germer dans leurs cervelles les idées saines de justice. Il serait encore temps. Bientôt, ils auront en eux tous les préjugés. Ils seront la jeunesse bête et lymphatique de la bourgeoisie actuelle.

Petits de pauvres : ceux-là, ils devraient être à nous. Nous leur ferions voir le chemin qui délivre. De l'école communale au logis étroit et incommode, c'est la famille qui pèsera sur eux, les abrutissant de son perpétuel tenaillement.

Querelles, soucis, irascibilité de la continue vie commune, l'enfant en plein épanouissement, en plein éveil curieux de la pensée, en recevra le choc néfaste.

La peur des réprimandes lui apprendra la ruse. La contrainte le fera songer à des choses parfois profondes que le tourmenteront. Le spectacle de nos querelles déflorera cette fraîcheur, à l'enfant, duvet impalpable du fruit non touché.

On leur apprend la haine. L'enfant va vers l'enfant. Le pauvre a envie du beau jonet, le riche s'ennuie dans ses collerettes empressées. Un rire : ils seraient amis s'ils n'étaient violemment séparés. Ils apprendront à connaître les barrières sociales qu'ils cultiveraient si facilement.

L'enfant naît-il bon ? Ni bon ni mauvais. Il vient au monde portant en lui d'obscures choses que les parents ne savent pas déchiffrer. Ils ne se rendent pas compte que ce maillon d'une chaîne ininterrompue d'êtres n'est pas responsable de ce qui couve en lui. Brusquement un jour le père et la mère s'effarent :

« D'où vient cet enfant ? Il ne ressemble à aucun de nous. C'est un monstre qui nous fera mourir. »

Ce n'est pas un monstre, c'est une nature douce et un peu molle que la violence abrute. C'est un caractère renfermé qui ne s'ouvrira que lentement sous la chaleur d'une tendresse. C'est un paresseux qui mûrira peu à peu, étonnant le monde un jour. C'est un turbulent, un brise-tout, bravant les coups, narguant l'autorité, désespoir de sa famille. Celui-là étouffera dans notre cadre étroit. Il lui faudrait des terres vierges à défricher. Il ferait un merveilleux colon. Sa famille en fera un bureaucrate.

Alors un jour l'enfant devient juge. Sa logique presque toujours vraie étudie nos faiblesses. Ses yeux clairs troublent souvent nos petites lâchetés, nos petits crimes de tous les jours.

Mais l'école est là, échappatoire. Ouf ! quel débarras ! Là, c'est le troupeau où le maître pêchera les têtes à concours. Entre les parents qui connaissent très fausement le caractère de l'enfant et le professeur qui n'a pas le loisir de l'étudier, l'enfant doit apprendre, assimiler, rivaliser, tandis que son corps s'allonge et s'anémie.

Je ne parle pas de l'interna lugubre dont la pesanteur solennelle couvre vos jeunes années d'une ombre froide.

L'éducation comprise ainsi me rappelle les exercices d'assoupissement des gymnasiarques disloqués. On en sort annihilé. Certaines natures fortes y puisent la rage de toutes les révoltes, mais à quel prix.

L'école près des champs, l'établi près du pupitre, l'enfant se développant sans entraves, pour quand ?

Francine.

ANARCHIE ET PARLE-MENTEURS

Nous sommes douloureusement surpris, en Belgique, de voir se continuer dans *Le Libertaire* une polémique sur les avantages ou les dangers que peut présenter l'action parlementaire. Non pas, certes, que nous soyons partisans de fermer nos journaux à tous ceux qui ne partagent pas nos opinions, mais surtout parce que nous pensions que depuis longtemps la question du parlementarisme a été résolue dans nos milieux.

Va-t-on donc recommencer, entre anarchistes à discuter la valeur des institutions capitalistes ? Allons-nous bientôt voir des camarades soutenir dans nos journaux qu'il est urgent que les libertaires deviennent propriétaires pour mieux détruire la propriété, galonnés pour détruire l'armée, curés pour détruire la religion ? On serait tenté de le croire à en juger d'après la polémique actuelle sur le parlementarisme.

Ah ! si j'étais socialiste parlementaire, comme je moquerai agréablement de vous ! Comment, voilà vingt-cinq ans que vous faites de la propagande anti-électorale et vous en êtes toujours à vous demander si c'est à tort ou à raison !

Il est plus que temps d'en finir une bonne fois avec ces polémiques saugrenues. Puisque nous savons à quoi nous en tenir, il faut se mettre immédiatement à la besogne de démolition.

Nous sommes anarchistes, donc adversaires de toute autorité, sous quelque forme qu'elle se présente. Nous sommes donc anti-parlementaires et voilà trente ans que nos camarades ont démontré *urbi et orbi*, avec preuves à l'appui, que le Parlementarisme est une institution néfaste, adéquate à la Société bourgeoise, c'est-à-dire d'essence capitaliste et autoritaire.

La chose est tellement bien acquise que les social-démocrates le proclament — en Belgique tout au moins — et que, dans l'*Egalité* du 14 juillet 1878, Jules Guesde déclarait déjà « Le S. U. est un leurre... Toute intervention électorale de la classe ouvrière tourne fatalement au profit de la bourgeoisie ».

Mais si l'accord est général sur le principe, il n'en est pas de même en ce qui concerne l'application : sauf cependant dans les milieux anarchistes, où rares sont ceux qui, de temps à autre, lèvent le lièvre de la participation à l'action électorale. Est-il donc si malaisé de comprendre que nous n'avons que des déboires à attendre des

institutions capitalistes ? N'avons-nous pas journalièrement sous les yeux des exemples probants, et faut-il qu'en France, là où eut lieu l'expérience Millerand, on en soit encore dans nos journaux à rabâcher sur cette participation ? La chose est vraiment étrange et si nous ne savions combien la faiblesse humaine a peur de l'effort, toutes les suppositions seraient permises.

Il n'y a rien à attendre de l'action parlementaire. Demandez-le à D. Nieuwenhuis qui en est sorti ; demandez-le à Destree (député socialiste belge), qui déclare dans l'*Avenir Social*, p. 145 : « Tous les parlements modernes naissent au milieu de la fange des campagnes personnelles et des corruptions électorales ; tous vivent dans une atmosphère acidescente à l'influence de laquelle il est malaisé d'échapper. Mensonges perpétuels, compétitions féroces, vénalités lamentables, intellects malades, misérables, de temps en temps quelque scandale retentissant vient éclairer l'abîme et arracher leur prestige à nos souverains éphémères. On crie, on s'indigne, on accuse les individus sans s'apercevoir qu'ils ne sont que le produit du FATAL DU MILIEU. — On les remplace par d'autres... qui recommencent ».

Après cela, nous serions bien mal venus de parler d'action électorale ! En tous cas, en Belgique, ça ne prendrait plus, nous avons l'exemple du parti ouvrier, et ce n'est pas au moment où les travailleurs belges s'en désaffectionnent que nous irions galvaniser une institution qu'on contraîne à la destruction.

L'action électorale est une duperie et nous sommes las d'être dupés. Ce que nous voulons, c'est faire de tous les hommes des êtres conscients, sachant se conduire eux-mêmes. Pour cela, nous nous efforçons à leur démontrer que c'est en eux seuls que réside la force qui doit les émanciper.

Sans doute la tâche est ardue et ce n'est que pied à pied que nous avançons, mais au moins, en nous maintenant sur le terrain strictement anarchiste, lorsque nous avons fait un pas en avant, nous n'en faisons pas deux en arrière. La tâche est ardue, mais pas autant que certains se le figurent, et si notre propagande ne marche pas avec toute la célérité désirable il ne faut pas en accuser des idées qui sont l'expression de la vérité, mais il faut s'en prendre à ceux d'entre nos camarades qui n'y mettent pas toute leur énergie, qu'ils gaspillent souvent en de stériles et byzantines polémiques.

G. Thonar.

La liberté et ses lois naturelles

Les lois naturelles ne sont autre chose que la série nécessaire des faits, telle qu'elle nous est connue aujourd'hui.

Cette définition, dont m'échappe le nom de l'auteur, veut dire que les lois naturelles sont des formules hypothétiques servant à expliquer les phénomènes tant qu'on n'en a pas trouvé la cause matérielle et mécanique. Et c'est bien ainsi que les comprenait Newton lorsqu'il énonça en ces termes la loi de l'attraction universelle.

« Tout se passe comme si les corps s'attiraient en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance. »

On verra plus loin la raison de ces deux citations. Pour l'instant, établissons que les astres qui se meuvent dans l'espace à la recherche d'un point où ils puissent être également comprimés de toutes parts par la matière vibrante — hypothèse mécanique, que pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, je trouve plus satisfaisante que l'attraction — ne peuvent avoir d'autre sentiment que le désir d'agir ainsi qu'ils agissent, et que par conséquent ils sont parfaitement libres en obéissant à leur désir.

De même les cellules, constitution des organismes physiologiques, ne peuvent désirer autre chose en leur intimité que de concourir à l'entretien et l'harmonie de l'agrégat dont elles font partie ; aussi sont-elles libres tant que cet individu ne subit aucune contrainte.

Les philosophes spiritualistes qui ont imaginé une âme immatérielle et extra-naturelle peuvent, sans inconvénient dans leur absurdité, concevoir la liberté dans la résistance aux passions ; c'est-à-dire aux traits et aux répulsions qui nous viennent du monde extérieur par l'intermédiaire des sens, mais il n'en peut être ainsi du penseur qui ne conçoit rien en dehors de la nature.

Pour ce dernier, la liberté ne peut consister que dans le pouvoir de manger et de respirer selon les besoins de son estomac et de ses poudrons ; d'agir selon la volonté développée en lui, par la façon dont les objets extérieurs impressionnent son cerveau, s'il s'agit d'un animal, et ses molécules s'il s'agit d'un agrégat physique.

Les astres sont donc libres selon le sens que l'on peut raisonnablement donner au mot liberté.

Les cellules également, tant que l'organisme ne subit aucune contrainte. Mais, pour nous en tenir à l'organisme humain, nous pouvons dire que l'état de liberté n'a jamais existé pour lui.

L'homme primitif subissait la tyrannie d'un ensemble de faits qu'il pouvait à bon droit considérer comme nécessaires, étant donnée son ignorance presque absolue. Ces faits étaient donc pour lui comme des lois naturelles. Lois qu'il qualifiait de termes correspondants aux mois dieux, esprits ou démons, et ce n'est qu'en combattant ces faits au moyen de la solidarité congénérique, utilisant les uns, anéantissant les autres, qu'il est parvenu au degré qu'il occupe présentement dans l'échelle de l'animalité.

Nous ne sommes donc pas le fruit des faits qu'il qualifie de lois naturelles mais, au contraire de notre révolte séculaire, contre ceux de ces faits qui étaient défavorables à notre développement.

Mais, direz-vous, ceux qui subsistent encore, besoin de manger, besoin de se reproduire, besoin d'activité, n'en sont pas moins nos maîtres.

Nous ne pouvons nous reconnaître les esclaves de faits qui nous sont utiles, salutaires ou agréables, et dont nous nous servons en les modifiant s'il nous est possible et si nous le jugeons bon. Et s'il en reste encore qui puissent nous opprimer, nous ne désespérons pas de nous en affranchir ; tout comme nous nous affranchirons des lois sociales le jour où nous aurons compris que le seul sentiment de sympathie congénérique, facteur séculaire de révolte, de lumière et de progrès peut suffire, en dehors de toute règle imposée, à l'organisation des sociétés humaines.

Vulgus.

PATTE BLANCHE (1)

(Suite et fin)

AGIR OU DISCUTER

Il suffira d'observer combien la classe ouvrière manque de décision, d'à-propos et de volonté, pour s'apercevoir à quel point on a détruit en elle tout ce qui pouvait contribuer à l'amélioration de son état social. La bourgeoisie ne considère le peuple qu'au seul point de vue de sa valeur économique. Elle s'est efforcée de le maintenir dans une sphère étroite où son activité ni son initiative ne pouvaient prendre leur essor. Le régime capitaliste destine l'ouvrier aux besognes de force, de routine ou d'adresse qui ne demandent pas à celui qui s'y trouve livré l'exercice de ses facultés individuelles.

En assistant au spectacle que présente une industrie en pleine production, on constate l'absolue déchéance des travailleurs. La cloche et le sifflet les appellent au travail, le même signal les rejette quelques heures après à l'incertitude de la rue hostile. Dans l'intervalle, cette foule famélique et résignée qui sort et rentre lentement, au gré du chef d'industrie, s'est prêtée docilement à toutes les exigences d'un labeur avilissant, s'est pliée aux pires conséquences, aux conditions dégradantes d'un travail de brutes.

Devant elle des machines ont tourné, entre ses mains des matières se sont transformées, la fièvre du commerce la travaille et l'agite sans qu'elle puisse seulement envisager le pourquoi de toute cette force dépensée, sans qu'elle puisse concevoir l'utilité de tout ce mouvement auquel elle se trouve mêlée.

La farce politique s'est chargée de détourner les velléités d'action dont auraient été capables les masses populaires. Dans les officines électorales s'accomplit un œuvre d'épuisement social qu'il serait utile de mettre brutalement en lumière.

Cependant les forces latentes, dont le peuple est le merveilleux foyer, se manifestent en dépit des entraves. A-t-on jamais réfléchi quelle somme d'efforts représentait une coopérative ou un syndicat. Prenons l'organisation ouvrière la plus informelle, la plus détestable par son esprit et par son but et demandons-nous ce qu'il a fallu de tenacité, de persévérance, de volonté, d'instinct vital, pour avoir pu faire preuve de ce commencement d'indépendance, pour avoir pu favoriser tant soit peu l'initiative populaire systématiquement étouffée dans son œuf, dans le cerveau de l'ouvrier.

Les organisations ouvrières indiquent par leur développement, un courant d'affranchissement moral qu'il est puéril de méconnaître. Par elles, l'ouvrier n'est plus seulement une force productrice que l'industrie emploie ou dédaigne selon les nécessités du trafic, mais un être pensant, susceptible d'améliorer lui-même ses ressources économiques, montrant des aptitudes certaines pour les spéculations qui lui étaient interdites et dont on l'éloignait pour mieux l'asservir et l'exploiter.

Exiger de ces organisations ouvrières une propriété d'allure dont, individuellement, nous ne pouvons pas faire preuve, c'est négliger volontairement, de parti-pris, les conséquences déprimantes du milieu. Cependant la tactique anarchiste consisterait à réagir, à maintenir ces diverses entreprises sur le seul terrain économique où elles ne peuvent que grandir en importance, où elles expliquent et légitiment leur raison d'être.

Deux propositions se trouvent en présence. D'une part, et c'est l'erreur que font les irréductibles, vouloir gagner le peuple par des spéculations philosophiques, par des subtilités dogmatiques, par l'éloignement absolu de tout ce qui fait preuve de mouvement et d'activité. D'autre part, concourir le plus possible à l'éveil de l'initiative populaire et rester sur le terrain de l'action économique. C'est l'intérêt, et non la foi, qui doit animer nos efforts. En s'unissant pour favoriser leurs intérêts, les syndicalistes et les coopérateurs se trouvent en hostilité violente avec la bourgeoisie capitaliste. Et dans la lutte commencée, les belligérants ne peuvent rester inactifs. Il ne s'agit plus de pérorer ni de s'enfoncer au plus profond des considérations orthodoxes, l'heure est à l'action, à l'action logique, intéressée, égoïste, à l'action libératrice.

Agir, c'est vivre, c'est affirmer son individualité, c'est opposer son effort aux forces mauvaises dont nous souffrons. Le syndicat comme la coopérative, sont, pour ceux que la perspective d'agir ne rebute pas un merveilleux terrain sur lequel peut s'exprimer et prendre envergure la volonté révolutionnaire.

Il me reste à parler de la Nouvelle Internationale. Là encore il est possible de tenter une action non seulement d'ensemble, mais individuelle. Laissons-là se développer et s'affirmer, et réservons pour des occasions plus sérieuses la satisfaction de s'en déclarer ouvertement partisan.

Henri Duchmann.

(1) Voir le *Libertaire* depuis le N° 47.

TOLÉRANCE ET INTOLÉRANCE

Être tolérant c'est, si je ne me trompe, souffrir de certaines idées qu'on ne partage pas. L'opposé, être intolérant, c'est de ne pas souffrir de certaines idées qu'on ne partage pas. On se prononce beaucoup, ces temps-ci, en faveur de cette deuxième attitude, et, comme il arrive souvent, on dit quantité de bonnes choses et quelques-unes de mauvaises. Sont du nombre des mauvaises choses, celles qui tendent à faire croire qu'en aucun cas la tolérance n'est admissible. Ceux-là mêmes qui prônent l'intolérance stricte, absolue, ne sont pas, ne peuvent pas être intolérants toujours, même à l'égard de ce qui leur déplaît. Parce que c'est contre-nature, parce qu'ils sont anarchistes, ce qui n'est un sûr garant qu'ils ne sont pas faits tout d'amour, mais d'un peu de haine aussi, ou, ce qui revient au même, parce qu'ils ne sont pas faits tout de haine, mais d'un peu d'amour aussi. Cette double condition de leur individu moral les contraint à se montrer tour à tour dans l'une ou l'autre disposition, suivant le cas qui la détermine.

Ceux qui ne verraient dans mes deux premières propositions que ce dilemme : souffrir ou ne pas souffrir, verraient mal, car, en l'occurrence, le choix ne serait pas embarrassant. Elles contiennent un motif dont on peut retirer d'autres conséquences.

En effet, s'il m'arrive d'être tolérant, c'est-à-dire de souffrir certaines idées que je ne partage pas, c'est dû par la crainte de souffrir davantage d'une autre manière, si je restais intransigent.

Au contraire, s'il m'arrive d'être intolérant, c'est-à-dire de ne pas souffrir certaines idées qui me déplaisent, c'est que je n'appréhende pas de souffrir davantage d'une autre manière, cela, sans transiger.

Néanmoins, dans le premier cas on risque de craindre ce qui n'advient pas, et dans le second cas, on risque de ne pas appréhender ce qui se produira.

Il reste donc à déterminer la méthode à suivre pour être inflexible, savoir discerner des cas où l'on doit employer la tolérance ou l'intolérance. Personnellement je ne saurais vous soumettre que cette formule vague et que j'observe, ignorant l'absolu : je suis intolérant envers ce que je crois aller à l'encontre de mon intérêt, et réciproquement, je suis tolérant à l'égard de ce qui, je crois, ne me porte aucun tort.

Quoi ! Vous me demandez d'opter pour la tolérance ou pour l'intolérance ? J'opte pour toutes deux. Vous me proposez de choisir entre l'amour et la haine ? Je prends les deux, et je m'en sers. Vous me demandez quel est, de l'homme ou de la femme, l'être le plus complet ? Ils se complètent l'un l'autre. Pour ce qui est d'absorber ou de rejeter, d'attirer ou d'éloigner, etc., je vous répondrai dans le même esprit, et pour les raisons fournies plus haut. Vous trouvez en cela des prétentions à conserver la chèvre et le chou ? Avec une très juste clairvoyance : le chou pour ma soupe, (je suis intolérant à l'égard des chevreux si j'en trouve) la chèvre pour son lait.

Aujourd'hui même j'ai fait preuve de tolérance ; j'ai oui brâmer mon mioche durant dix minutes que le médecin a passé à l'auscultation. Je me suis occasionné cette souffrance que j'aurais pu éviter, j'ai toléré les pleurs de mon gosse, dans l'espoir que cela m'éviterait peut-être du chagrin pour plus tard.

Les choses morales ont un rapport étroit avec les choses matérielles. Au lieu de rejeter la tolérance, il vaudrait souvent mieux la conseiller.

Anarchistes syndicalistes et anarchistes antisindicalistes par exemple, n'ont pas à s'entre-déchirer. Etant avant tout anti-étatiques et conséquemment révolutionnaires, les syndicalistes d'une part, doivent savoir que les antisindicalistes « travaillent » ailleurs, et d'autre part, les antisindicalistes doivent savoir que les syndicalistes au sein de leur groupement « travaillent » dans un sens révolutionnaire.

Je vais plus loin dans ce que d'aucuns (j'en connais) n'hésiteront pas à qualifier de concessions. Envers des adversaires même, pourvu qu'on les reconnaisse sincères, il faut agir avec tolérance pour les amener à nos idées, (c'est le moyen qui nous a nous-mêmes gagnés) sans quoi on les pousserait à se rebuter.

Je sais fort bien que ce langage calme inspire moins de confiance à certains révolutionnaires qu'un langage violent. Qu'ils sachent donc ceux-là qu'être révolutionnaire signifie tout simplement : concevoir qu'il n'y a possibilité de transformer la société que par la violence ; mais que cette conception n'exclut pas, en période préparatoire, le raisonnement, la tolérance. Et, espérons-le, peut-être ces quelques réflexions leur suggéreront-elles, l'intention, le désir d'être tolérants.

CREUSE.

Nosseigneurs les Abbés

Beaucoup de prêtres font semblant d'exercer leur métier avec aplomb. S'agenouiller devant la sainte Vierge, débiter des ormes, prononcer des sermons plus bêtes que nature, invoquer ce vieux coquin de Dieu à tout propos, apprendre par cœur le paroissien, faire le signe de la croix du matin au soir, abrutir les enfants au catéchisme, offrir des tranches d'histoire sainte aux pauvres petits exploités du prolétariat, marier les imbéciles qui n'oseraient pas s'aimer sans leur permission ou leurs mariages, manier l'encensoir avec ostentation sous les yeux des fidèles extasiés et surtout passer régulièrement à la caisse sous le prétexte que l'Etat doit les nourrir, les vêtir et les loger aux dépens de meurtre-faim, tel est le noble rôle joué par la moineaille, la nonnaie, la prêtraille, toute la cléricaille.

Ce rôle est facile à jouer, il n'exige ni beaucoup d'intelligence ni énormément de sincérité.

Cette vermine insatiable ronge l'humanité depuis des centaines d'ans. Tous les gouvernements s'en accommodent volontiers pour autrui.

Si les travailleurs ne prennent pas le parti de se débarrasser une bonne fois pour toutes de cette pouilleuse, les dirigeants la combattront toujours pour la forme.

Les prétendus libres penseurs qui songent à servir une rente qui ne leur est pas due aux immondes parasites de l'Eglise ne savent pas ce qu'ils veulent, ce qu'ils font. Ou plutôt ils savent trop ce qu'ils veulent : ce qu'ils font : amuser la galerie, servir de protecteurs aux ennemis déterminés de la raison, du libre examen, de l'œuvre révolutionnaire.

Tous les cancrelets de sacristie pensionnés par la démocratie, quelle merveilleuse trouvaille ! Tandis que les travailleurs, croquant le marmot après avoir trimé pendant leur chienne de vie, se laissent bernier par l'organisation truquée des retraites ouvrières ; que l'argent manque au gouvernement pour assurer le pain aux instituteurs arrivés au terme de leur carrière ; que les impôts croissent, chaque jour, Aristide Briand et ses amis, ces socialistes sages comme des icônes, préparent une séparation des Eglises d'avec l'Etat ou de l'Etat d'avec les Eglises vraiment stupéfiante.

Ah ! ça, qui trompe-t-on ici ? Le projet du député de la Loire, de mèche avec Combes, le comédien de Pons, est une fumisterie de grand calibre.

Le peuple n'a pas à nourrir les rati-chons. Les prêtres ont été justement déposés des richesses qu'ils avaient ravies aux manants au cours des siècles. Ces individus, j'entends les ensoutanés, étaient et sont encore hors de l'humanité, hors de la conscience, hors du labeur universel.

Leur enseignement est criminel, leurs actes sont anormaux, leurs dogmes sont un ramassis d'inconvenances, d'âneries, de choses nauséabondes.

La révolution de 1789-1793 ménagea ces androgynes avec une excessive complaisance.

Quand, profitant de l'ignorance des plebs asservies au capital, déprimées par le joug autoritaire, on ose invoquer un être censé vivant au fond des cieux, et que, pour l'exercice du culte de cette fiction, la glorification, l'exaltation de cet être hypothétique, on réclame aux affamés une respectable quantité de millions, les citoyens non abrutis ont le droit de crier à ces ruffiens : Allez au diable, serviteurs de Dieu ! ou ne vous doit rien.

Travaillez si vous voulez manger, abattez vos tabernacles, détruisez vos autels, jetez le froc aux orties ; pulvériser couvents, monastères, chapelles, églises et cathédrales.

Dieu n'est pas, seul l'homme existe ! Sus à l'Etat, soutien du ciel.

Antoine Antignac.

LEVÉE DE BATTOIRS

C'est bien du battoir des laveuses qu'il s'agit ; mais, cette fois, l'ironie du mot, fait changer le rire insolent des patrons de l'ivoire en une effroyable grimace.

Ce titre : « Levée de battoirs », est à deux tranchants ; l'usage l'a fait ironique, l'actualité le fait déconcertant.

Le battoir s'abaisse ! Les blanchisseuses ne veulent plus faire retentir la platte, qui dévore leurs sueurs, de ses coups sonores ; c'est le silence ! le silence terrible qui tue le patron lorsque celui-ci n'a pas eu tout le temps nécessaire pour remplir abondamment ses coffres avec le gain de ses mercenaires.

Mais, s'il s'abaisse pour le travail mercenaire, le « battoir » sert d'étendard, il s'élève pour la révolte.

Non point, hélas ! pour cette révolte sacrée, pour ce suprême effort qui renverse, brise et démolit le vieux monde, nous n'en sommes malheureusement pas là encore, mais il se lève pour frapper la vieille muraille qui outrage la raison, pour donner son coup de pioche et pratiquer la nouvelle brèche qui contribuera bientôt, espérons-le, à son écroulement définitif.

Elle ne veut plus, les laveuses de Villefranche, suer pour le patron de Platte ; elles ont déserté le labeur détesté ou l'injure des valets les avilissait et ou la rapacité patronale les prenait à la gorge.

Et voici que le sourire entendu des patrons se fige sur leur faces grimées.

La grève ne fera point de ravage dans les rangs des blanchisseuses, les lavoires ne seront plus réintégrés, les laveuses laveront toujours et quant même.

Elle laveront, les laveuses, mais elles laveront pour elles, chez elles, dans leur propre labeur qui retiendra de saines joyeuses pendant que le labeur du maître crèvera de silence.

C'est, comme on voit, le labeur coopératif où, les femmes viendront mettre en commun, leurs joies et leurs intérêts.

Ce sera pour elles une école de liberté et de désintéressement, une école où elles apprendront à faire elles-mêmes leur propres affaires.

C'est là, un effort qui doit nous intéresser, que tous les groupements sociaux doivent aider et encourager.

Que le prochain cri d'appel de ces femmes en mal d'affranchissement soit entendu de toutes et de tous, qu'elles réussissent vite et qu'elles tendent ensuite leurs mains fraternelles vers celles qu'elles auront devancées sur la route de l'affranchissement.

Villefranche-sur-Saône 25 octobre 1904.

P. B.

AVIS

Nous prions ceux de nos abonnés de France et de l'étranger, dont l'abonnement est expiré, de vouloir bien renouveler directement s'ils veulent continuer à recevoir le journal. Le recouvrement par la poste entraîne des frais au-dessus des moyens parfois de notre caisse.

EN PRISON

Il se passe de jolies choses dans la prison de Lille.

Mlle Céline Renoir condamnée pour avoir passé des allumettes, y travaillait à faire des couronnes de perles. Un matin, comme elle réclamait des perles et se défendait de les avoir volées, on lui infligea quinze jours de cachot. En plein hiver, elle reçut l'ordre de se déchausser et de se tenir sur le sol, sans lit, les pieds nus. Au bout de douze jours, quand on la retira de ce tombeau, ses pieds étaient dans un tel état de pourriture, qu'à l'infirmerie même de la prison, on dut d'abord lui couper tous les doigts.

Ses souffrances étaient affreuses. Les siens lui écrivaient, mais toutes les lettres étaient interceptées.

Bientôt la gangrène gagna les plaies. Elle dut subir deux amputations terribles. Actuellement la malheureuse vit (!). Etendue à même le sol, dans un triste logis que hante la misère, elle casse des brindilles de bois dont elle fait des cotrets.

Il paraît qu'on va lui obtenir une réparation pécuniaire. Ce n'est pas ça qui lui rendra ses deux jambes.

Voilà pourtant ce qu'on peut voir sous la Troisième République qui, chacun le sait, est un régime de liberté.

LA CLASSE

Voici l'heure du départ qui approche. Nous allons de nouveau voir partir pour la caserne, nos frères et nos amis.

Ils s'en vont pour trois ans subir les exigences des brutes galonnées, être les esclaves d'une discipline de fer. Combien de ces jeunes hommes, aujourd'hui d'une santé florissante, s'en viendront bien portants. Combien en reviendra-t-il au foyer paternel s'il survient une guerre meurtrière ? Quelques-uns, lambeaux sanglants, déchirés, nouvelles épaves sociales qui iront mourir sur un lit d'hôpital. Combien seront victimes d'une chimérique vision que l'on appelle la gloire ? Pourquoi toutes ces énergies perdues, pourquoi toutes ces forces acaparees, cet abaissement moral qui fait de l'homme une bête destructive ? Pourquoi ? Pour sauvegarder une chose qui n'est pas en danger, la Patrie, pour couvrir de gloire un chiffon tricolore emblème du crime qu'on nomme drapeau.

Pour nous, hommes du Progrès, émancipés de tous les préjugés, ces choses n'existent pas.

Pour nous, il n'y a pas d'autre Patrie que le monde. La gloire, nous l'appelons la honte. La gloire n'appartient qu'à ceux qui luttent pour affranchir l'humanité du joug de l'obscurantisme, à ceux qui au prix d'un travail inouï, de souffrances sans fin, nous ouvrent les portes de la science. Ceux-là sont des héros qui luttent pour le Progrès par la science, à eux seuls appartient le courage. Eux seuls sont dignes de notre admiration.

C'est pourquoi nous disons au prolétaire : Tous ces fusils que l'on invente, tous ces canons qu'on forge, c'est contre toi qu'ils serviront le jour où manquant de pain, tu te révolteras contre ceux qui l'exploitent impunément. Tes frères, les fils seront tes bourreaux inconscients. Sur les champs de grève, ils se couvriront de gloire, ils honoreront leur drapeau en le traînant dans ton sang.

Comprends donc enfin que l'armée est destinée, non à défendre la Patrie, mais le Capital contre l'ouvrier révolté.

Adrien PICARD

LE SALON D'AUTOMNE

Autrefois les jeunes artistes à tendances d'art audacieuses, n'avaient guère, pour se manifester, que le Salon des Indépendants. Ni jury, ni récompenses ! Une telle exposition respectait à la fois la liberté et la dignité des exposants, sans pourtant nuire à l'émulation. Mais la fantaisie extravagante se donna libre cours ; ce fut un débordement d'œuvres extraordinaires. Les couleurs criardes, les dessins les plus baroques amusèrent pendant longtemps les visiteurs.

Au milieu de cette confusion, quelques talents véritables s'élevaient. Nous les retrouvons aujourd'hui au salon d'Automne, accueillant aux initiateurs d'un art nouveau, dans les salles spacieuses du Grand Palais décorées pour la circonstance par de véritables artistes. Ça et là quelques laches vives de fruits exotiques, émergent de jolis grès de Bigot, quelques tentures aux teintes alanguies reposent de l'éclat turbulent des couleurs.

D'abord les maîtres de la génération précédente, les Renoir, Cézanne, Toulouse-Lautrec, Pissarro de Chavanne, Odilon Redon, sont représentés par l'essentiel de leurs œuvres.

Renoir, qui aime ardemment la lumière, nous montre des chœurs blondes esquissés, quelques portraits voluptueusement peints.

Toulouse-Lautrec, avec sa compréhension de noctambule névrosé, a fixé notre époque de caricature humaine et l'immortalisé en un trait hardi. Son couple du Moulin Rouge est d'une vérité cruelle. Oh ! ces m'as-tu vu, ces filles aux yeux prometteurs, l'atmosphère de ces milieux pervers et enfiévrés !

Cézanne, ce grand peintre souvent incompris et dont l'influence sur les jeunes est pourtant considérable, expose des natures mortes d'une grande puissance de coloris, des portraits de paysans méridionaux, cachant sous leurs allures nonchalantes et paisibles, leur caractère de grotesques tartarins ; un village aux toits rouges, plongés dans la verdure rend bien l'aspect du sol provençal.

Pissarro de Chavanne, dans ses paysages ou vient de pures figures est l'interprète génial de la grande peinture traditionnelle. Ses fresques évoquent une vie conventionnelle mais d'où, néanmoins, l'observation de la nature n'est pas exclue. C'est un art durable comme la vie de l'humanité.

L'art d'Odilon Redon, lugubre et morbide, s'adresse à l'Inquiétude de quelque des Esseintes. Et — contraste étonnant ! — on peut voir à côté de rêveries malades, jusqu'à l'incompréhensibilité, de saines productions, des profils purs rappelant les primitifs.

La salle des Carrières attire et retient longtemps. Ici le calme règne, et de l'ombre jaillissent des têtes pensives aux fronts

lumineux modelés avec amour. Ses fiancés atteignent à une suprême beauté, par le mouvement de leurs mains qui se pressent. Derrière eux s'ouvre la route blanche de la vie qu'ils devront parcourir. Carrière aime la vie comme Zola.

(A suivre).

Maud.

CONFÉRENCIERS DU CRIME

A la fin de décembre 1903, un ami, encaerné malgré lui, m'écrivit une longue lettre sur les beautés du régime.

Entre autres choses, il m'apprenait qu'on ne négligeait pas l'éducation du jeune soldat et que les professionnels faisaient eux-mêmes des conférences qui, quoique n'étant pas très applaudies, étaient forcément très écoutées.

A la 13^e batterie du 4^e d'artillerie, un officier faisait tous les mercredis de 9 à 10 heures du matin, une conférence sur les devoirs du soldat.

Ce jour-là, 16 décembre 1903, ce fut le lieutenant Guibert qui fit la conférence.

Tout d'abord, il dit que l'armée ne recevait dans ses rangs que les hommes dignes d'y entrer, et n'y conservait que ceux dignes d'y rester. Les autres étaient envoyés en Afrique. Puis il aborda le beau rôle de l'armée, magasin de l'honneur, soutien de la Patrie et de son drapeau tricolore. Pendant trois quarts d'heure le débit de ce jeune soudard était bête à pleurer. Enfin, il termina sur un ton plus grave et prononça textuellement les paroles suivantes : « Si toutefois, nous étions appelés dans une grève et que l'on vous donne l'ordre de tirer : vous ne devez pas hésiter ; tirez sur les grévistes, car il faut faire respecter la loi ! »

Comme les conférences au régiment ne sont pas contradictoires, le monsieur crut sans doute que ses auditeurs étaient de son avis aussi bien que le commandant Guiche qui, approuvant ostensiblement les paroles prononcées leur donnait plus de poids.

Personne n'osa rappeler comment le colonel de Saint-Rémy et autres officiers respectèrent et firent respecter la loi, en respectant d'abord la voix de leur conscience et en n'obéissant pas ; mais chacun des soldats auditeurs pensaient à cet exemple de haut et, entre amis, chacun se dit : « Compte sur nous, va, on te montrera comment nous faisons respecter la loi bien humaine qui oblige un homme digne à ne pas être criminel ou à ne tuer que celui qui opprime ou nuit à la vie et à la liberté de ses semblables. »

Les apologistes du crime font bien de semer, ils récolteront !

G. Yvetot.

LECTURES UTILES

« ... Mais Pascal se hâte de faire remarquer que le langage renferme évidemment des mots primitifs, qu'on ne peut définir, comme celui d'être ou d'existence, et d'autres termes qui sont si naturels, ment compris, que l'éclaircissement qu'on en voudrait faire apporterait plus d'obscurité que de lumière. »

« Considérons les géomètres : ont-ils défini ces mots primitifs : espace, temps, mouvement, égalité, majorité, diminution, tout ? Non assurément ; ils se sont contentés de définir les noms qui n'étaient pas parfaitement intelligibles par la lumière naturelle. »

« De même, il y a des principes si clairs, qu'on n'en trouve pas qui le soient davantage pour servir à leur preuve. Quand la géométrie est arrivée à ces premiers principes, elle s'arrête et demande qu'on les accorde, n'ayant rien de plus clair pour les démontrer. »

« Pascal signale avec raison cette pratique des géomètres comme très digne d'être imitée par les philosophes. Combien de fois n'est-il pas arrivé à la philosophie de s'épuiser en efforts pour définir des termes simples qui échappent à la définition, ou pour démontrer des maximes qui sont au-dessus de la démonstration ; « stérile et funeste travail qui ne pouvait aboutir qu'à de misérables paralogismes ! »

(Pascal) : De l'Esprit géométrique. Aver-tissement, pages 4 et 5, Hachette et Cie.

AGITATION

AU FAUBOURG

Vendredi dernier, la chambre syndicale des ébénistes donnait, dans la grande salle de la Coopération des idées, un important meeting en faveur de la suppression de la « trôle ». Un millier de personnes se pressait pour entendre les orateurs inscrits. La « trôle », c'est le marché public du meuble qui se tient tous les gamedis sur l'avenue Ledru-Rollin.

Les ouvriers ébénistes se plaignent à bon droit que ce marché, créé dans le but de permettre aux ouvriers libres d'écouler leur production et d'éviter ainsi l'intervention désastreuse des intermédiaires et des patrons, ne servait précisément qu'à favoriser l'exploitation des ouvriers par les petits patrons et donnait aux grandes maisons des indications précieuses sur l'opportunité de baisser les salaires dans la proportion de l'animation animée sur le marché.

Certains orateurs, parmi lesquels Fribourg, ont bien fait remarquer que cette question de la « trôle » n'avait été mise à l'ordre du jour que dans le but d'attirer en grand nombre les ouvriers syndiqués, mais que le but à poursuivre était autrement grand qu'une simple modification de police apportée dans l'écoulement des produits de l'ébénisterie. Là, comme dans toutes les corporations, le métier ne nourrit plus son homme, et il est nécessaire de s'unir pour opposer aux industriels une résistance sérieuse.

Partisan de toutes les actions, Fribourg ne montre pas bien comment cette résistance organisée pourra trouver auprès des pouvoirs publics un appui certain. N'envisageant que la suppression de la « trôle », Raivier indique sans grande conviction, les démarches habituelles à faire pour arriver à ce résultat lointain. L'impuissance des moyens légaux est virtuellement avouée, cependant la grosse majorité des auditeurs n'envisageant que le résultat

immédiat de son action, semble manifestement indifférente à la solution véritable du problème. C'est l'œuvre du syndicat de lui montrer que le marché actuel, une fois supprimé, la vente des produits inférieurs rétribués un salaire dérisoire et constituant des formes diverses d'exploitation, se continuera sous un autre aspect. L'important est donc d'aborder franchement la question dans toute son intégralité.

C'est dans une réunion comme celle-ci que l'on peut se rendre compte de la versatilité des travailleurs, abondant également dans l'un et dans l'autre sens des opinions exprimées. J'ai été surpris d'entendre formuler par un antisémite honteux, les arguments dangeux dont se servent les économistes, sans que la moindre protestation se soit élevée. Bien au contraire, l'affirmation catégorique, mettant en cause les juifs et les étrangers comme des éléments favorables à l'avilissement des salaires, a provoqué dans toute la salle des applaudissements véritablement regrettables. Il est même inadmissible que le syndicat n'ait pas immédiatement désavoué hautement un semblable langage, digne tout au plus d'un bas politicien nationaliste.

Mais il faut compter avec le respect que toute organisation montre pour les sentiments populaires, même lorsqu'ils partent de motifs inavouables et vils. Et puis le désir de recueillir des adhésions, fait accepter bien des compromis. Comment les camarades de l'ameublement ne comprennent-ils pas que la force des organisations ouvrières, réside justement dans une attitude virile et franche qui élimine brutalement les ambitieux et les fourbes dont la tactique consiste à flatter lourdement les ignobles passions populaires.

H. D.

Henri Duchmann prévient les camarades qu'il vient d'accepter le secrétariat d'un organe hebdomadaire intitulé LE FAUBOURG, qui s'occupera spécialement des questions industrielles et corporatives. Lui adresser provisoirement les communications au Libéraire.

TRIBUNE COOPÉRATIVE

La Coopération libre

A la suite de l'appel aux coopérateurs publié dans le dernier numéro du Libéraire, un Cercle d'études a été fondé dimanche matin. Le choix du camarade Duchmann pour remplir les fonctions de secrétaire, indique amplement la ligne de conduite observée par les adhérents.

L'hostilité des politiciens, se servant des coopérations pour alimenter leurs caisses électorales, n'a pas tardé à se manifester. A la Fédération des Bourses où était délégué le camarade Aubert, ainsi qu'à la Fédération des groupes d'études où était délégué le camarade Duchmann, la création de ce Cercle, composé d'éléments libéraux et coopératifs absolument opposés à l'action politique dans les organisations ouvrières, a produit une sensation plutôt désagréable. L'appel était vivement commenté.

Les organisateurs font un nouvel appel aux adhérents. Nous convions les camarades partisans de l'action économique à venir grossir le groupe. Les adhésions sont reçues au siège, 127, boulevard Ménilmontant (XI^e).

Dimanche 30 septembre, de 10 heures à midi, causerie par le camarade Duchmann.

BORNAT.

ROUBAIN. — Autour d'une arrestation. — Il s'est fait la semaine dernière assez de bruit autour de l'arrestation du camarade Degreel, pour ne pas en causer un peu afin de constater, une fois encore, les calomnies et les mensonges débités par la presse, aidé en cela, de la brave et vaillante rousse.

Le camarade Degreel, se serait, paraît-il, rendu coupable de dévaliser un tronc (le tronc de Saint-Antoine) dans une église de Roubaix et comme tel il est à l'heure actuelle sous les verrous. Nous ne voulons juger son acte puis-que nous sommes, mais enfin, qu'un tronc, dans une église, soit dévalisé par un curé ou un autre, nous n'en voyons guère la différence. Constatons tout simplement qu'il était impossible au camarade Degreel, de trouver du travail étant militant et ayant pris une part active au mouvement gréviste dernier, il ne lui restait comme tous les sans le sou d'ailleurs, qu'à choisir : Mendi, voler ou se suicider.

Le lendemain de son arrestation, les journaux principalement le Journal de Roubaix et l'Echo du Nord, s'en donnèrent à cœur joie, c'est avec force détails, qu'ils publièrent toutes sortes d'insanités et voulurent mêler dans cette affaire, le Palais du Travail, le Syndicat du Tissu et les anarchistes.

Comme bien on pense, journalistes et mouchards ne faisant qu'un, les premiers allèrent chez les derniers recueillir les résultats de l'enquête commencée aussitôt après l'arrestation du camarade.

Naturellement, l'occasion était belle ; la calomnie et le mensonge devaient l'emporter sur la vérité ; il fallait donc à tout prix salir l'anarchiste dévaliseur de tronc.

Il trouvaient, en effet, entre autre insanités, que le camarade Degreel se livrait à un trafic infâme en faisant la traite des blanches, qu'il habitait aussi avec une femme se livrant à la prostitution.

Eh bien, nous affirmons, que les mensonges débités sur le camarade sont odieux, que : 1^o Degreel n'a jamais fait la traite des blanches ; 2^o qu'il n'habitait pas avec une prostituée.

Voilà le démenti à infliger à la presse qui, si plaisamment, a répandu toutes ces saletés.

Mais la question était qu'il fallait chercher à déconsidérer l'anarchiste militant, aux yeux des travailleurs. Aussi, ils en seront pour leur venin.

Les personnalités importantes n'existent pas chez nous, certes, nous combattons pour notre idéal librement sans nous soucier des individus cherchant à se faire bergers et s'il était vrai que le camarade Degreel eût commis de pareils actes nous serions les premiers à protester ; du reste ne combattons-nous pas contre toute exploitation humaine ?

Quant à l'acte qui a motivé son arrestation, nous disons que tout est relatif dans notre belle société bourgeoise : honnête l'exploiteur qui par la sueur et même la vie des travailleurs arrive à gagner des millions, malhonnête celui qui mourant de faim prendra un morceau de pain. Inutile d'insister plus longtemps là-dessus.

Loin d'avoir réussi à jeter le discrédit sur nos idées, vous n'aurez montré qu'une fois de plus ce dont vous êtes capables.

HENRI.

RUSSIE

Extrait d'une lettre qui paraîtra prochainement dans *Revolutionnaria Rossia* :

On constate partout des actes de révolte de la part des mobilisés. Si le mouvement ne prend pas plus d'importance, ce n'est que par la faute des partis révolutionnaires qui ne font aucune agitation. Je ne puis, dans une simple lettre, indiquer tous les faits. Je vais seulement en signaler quelques-uns.

Sur la route d'Odessa, j'ai rencontré un réserviste : « Chez nous, m'a-t-il dit, à Odessa, on vient chercher les réservistes que l'on fait marcher par force et pendant la nuit. »

— Pourquoi pas le jour, ai-je demandé ?

— On craint des émeutes. »

A Gladowska (Gouvernement de Phergan), des soldats m'ont dit : « J'aimerais mieux mourir

ici que d'aller à la guerre ». Beaucoup parlent de la sorte. Il est certain qu'une insurrection éclatera à Gladowska.

Comme je leur demandais s'ils agissaient sous l'influence des étudiants.

— Nous n'avons pas d'étudiants, parmi nous, ce sont les idées du peuple qui changent.

— Mais on dit que cette guerre se fait pour le tsar, la religion et la patrie ?

— Oui, on dit tout cela, mais les faits prouvent le contraire.

A la gare, j'ai assisté à la scène suivante : Un réserviste s'approcha de l'ouradnik (gendarme) en lui disant « chikoura » c'est à dire « peau de bête ». Je remarquai comme une crainte sur le visage de l'ouradnik. « chikoura, te dis-je » répéta le réserviste.

— Que me veux-tu ? demanda alors l'ouradnik.

— Va-t'en, reprit l'autre. — Pourquoi ? Je suis bien ici.

Cependant l'ouradnik avait porté la main sur son sabre.

A ce moment un agent de police survint et cria : Allez vous en et circulez !

Au lieu de s'en aller, le réserviste lui donna un soufflet. Une bataille s'engagea.

La police réclama alors main-forte à l'assistance, mais tout le monde vint en aide au réserviste malgré les cris du gendarme. Seul, un bouillotteur se mit du côté des policiers.

L'ouradnik ne put trouver le courage de frapper son adversaire. Soudain on entendit une voix dans la foule : « Comment osez-vous offenser un de nos frères. »

Qu'y a-t-il ? demandai-je à un paysan.

— On le force d'aller à la guerre. Evidemment, s'il doit aller là-bas il n'a peur de rien, car il ne peut lui arriver rien de pire.

On le voit, c'est partout le même mécontentement du peuple contre le gouvernement, mais les organisations ne font rien pour utiliser ce mouvement.

AUTRICHE

La manifestation projetée contre le bourgmestre de Vienne, Lueger, a été interdite par la police.

Un conseiller antisémite, Stany, avait déclaré qu'il serait armé de revolvers et qu'il tirerait dans la tas des « sozi » (socialistes). Le socialiste Schulmeister protesta. De là la crainte du gouvernement et l'interdiction de la manifestation.

Malgré tout, les socialistes ont l'intention de faire leur démonstration.

L'Internationale Antimilitariste

XI. — Une section vient de se constituer après une causerie d'Almeryda. Prochainement aura lieu une réunion préparatoire de la section.

XII. — Une section est fondée dans le XII. S'adresser à Roger Ladrin, impasse Vassou, 12.

XIV. — Réunion samedi 29 octobre, à 8 h. 3/4, à l'U. P., 5, rue de Tessel. Cette réunion devant être très importante, les camarades sont priés d'être exacts.

XVII. — Réunion samedi 29, à 9 h. 3/4, passage Davy. La section créée en août et composée de 23 membres, a déjà triplé le nombre de ses adhérents, a organisé deux meetings dont le premier, en particulier, eut un énorme succès. Cette section est une de celles qui, tant par l'état de sa caisse que par la propagande accomplie, marche le mieux dans Paris.

XIX. — Une section vient d'être fondée dans le 19^e arrondissement. Les personnes qui voudraient adhérer à l'Internationale pourront se présenter les samedis et les lundis, de 8 h. 1/2 à 9 h. 1/2, salle Soubrier, 96, rue d'Allemagne. Les cotisations et les adhésions seront reçues par le camarade Rayet.

XVIII. — Vendredi, 22, rue de la Barre, à

la Coopérative communiste, réunion des adhérents : Compte rendu financier.

XX. — Lundi 31 octobre, salle Landry, 127, boulevard Ménilmontant : Discussion contradictoirement entre la Ligue pour la défense du soldat et la section du 20^e de l'Internationale : L'Antimilitarisme et ses moyens.

IVRY. — A l'issue de la conférence organisée par la jeunesse syndicaliste, une section a été constituée. C'est le camarade Champigny, 61, rue Liégar qui en est le secrétaire.

NOISY-LE-SEC. — Samedi 29, réunion salle Comaille, 3, place Jeanne d'Arc. Causerie sur l'A. I. A. par Miguel Almeryda. Appel est fait à tous les antimilitaristes.

BEAUNE. — Réunion de la section tous les jeudis et les premiers et troisièmes dimanches du mois, chez le camarade Marillier, 68, faubourg Madeleine.

MONTPELLIER. — Depuis samedi, une section antimilitariste est formée à Montpellier et promet de porter des fruits. De nombreuses adhésions ont été reçues et font espérer un réel succès à l'A. I. A. qui organisera incessamment une série de conférences.

Adresser les communications à l'A. I. A., Café du Plan de l'Olivier, Montpellier.

BESANCON. — Les camarades venant ou étant en garnison à Besançon, sont priés de se mettre en relation avec le groupe de « Jeunesse Antimilitariste », 5, rue Bersot, café de Gaîté, Besançon.

MARSEILLE. — Tous les antimilitaristes sont invités à venir nombreux à la réunion qui aura lieu le jeudi 3 novembre à 9 heures du soir, Bar Frédéric, rue d'Aubagne, 11. Organisation des grandes conférences ; causerie par un camarade.

Vu l'importance de cette réunion, nous espérons que nombreux seront les camarades qui désireront lutter efficacement contre le militarisme.

ANDUZE. — La section organise pour le dimanche 6 novembre un grand congrès antimilitariste. Un pressant appel est fait à tous les camarades de l'arrondissement. Il faut que les sections envoient des délégués en grand nombre à ce congrès.

Nous prions les secrétaires de section de ne plus nous adresser les communications concernant les « Temps nouveaux ». Cela nous occasionne une grosse perte de temps et il est préférable de les adresser directement au journal.

M. A. G. Y.

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître le *Bétail*, pièce antimilitariste en 1 acte de notre collaborateur Victor Méric, avec préface de Ch. Malato.

En vente au *Libérateur* et à l'*Internationale*. Prix : 0 fr. 30. Le cent 20 francs.

Nous recommandons à nos lecteurs le n° d'octobre de *Education Intégrale*, dont le sommaire est particulièrement intéressant. Il comprend en effet un article sur le *Congrès de Rome* par Paul Robin ; une étude sur l'*Idee évolutionniste dans l'éducation*, par André Girard ; la description d'une *école libertaire* dans le XII^e arr^t, par L. Marlin, etc.

L'*Education Intégrale* (Rédaction et Administration 1, rue Chainton, Grand-Montrouge) paraît le 15 de chaque mois. Abonnement, par an : France : 2 francs ; Etranger : 2 francs 50.

SOMMAIRE DE L'INTERNATIONALE N° 20

Les Dissidents, par J. de Pathmos ; Le 89 des ouvriers, par Jacques Bahar ; La Vie, Ballade Rouge, par Emile Bans ; La Russie révolution-

naire, par Skovoroff ; Révolte forcée, par Jean Marcel ; La Calotte galonnée, par G. Yvelot ; Choses Vues en Omnibus, par Eugène Aparieu ; Contre la guerre — L'insurrection, par Eugène Lerica ; Antichrétiens Parfaitement, par Louis Grandier ; Individualisme, par Henriette Hodgevee ; Le Salon d'Automne, par Fernand Desprès ; La Raison d'Être, par Fernand Sermau ; Causerie Médicale, par le D^r J. J. ; Vilam ; La Toussaint, chanson de J. B. Clément et Manesseau ; illustrations de André Triou, Al-boux et Smils etc. etc.

naire, par Skovoroff ; Révolte forcée, par Jean Marcel ; La Calotte galonnée, par G. Yvelot ; Choses Vues en Omnibus, par Eugène Aparieu ; Contre la guerre — L'insurrection, par Eugène Lerica ; Antichrétiens Parfaitement, par Louis Grandier ; Individualisme, par Henriette Hodgevee ; Le Salon d'Automne, par Fernand Desprès ; La Raison d'Être, par Fernand Sermau ; Causerie Médicale, par le D^r J. J. ; Vilam ; La Toussaint, chanson de J. B. Clément et Manesseau ; illustrations de André Triou, Al-boux et Smils etc. etc.

LA COLONIE D'AIGLEMONT

Le succès des cartes postales représentant les différents aspects de la colonie a dépassé les prévisions des colons ; aussi ont-ils fait faire un nouveau tirage plus fort que le premier.

En vente au « Libérateur » ; les six vues : 0 fr. 50 ; par la poste : 0 fr. 60.

COMMUNICATIONS

JEUNESSE SYNDICALISTE DE PARIS

Meetings antimilitaristes

Vendredi 28 octobre, salle de l'Etoile d'Or, 4, avenue d'Italie (13^e). Orateurs inscrits : Ludovic Chemel : *L'idée de patrie* ; Pierre Monatte : *L'Armée, instrument du capital* ; Charles Malato.

Samedi 29 octobre, salle de la Justice de paix de Levallois-Perret « Mairie ». Orateurs inscrits : Georges Régner : *L'idée de patrie* ; Ansbert Frimat : *L'Armée, instrument du capital*.

Dimanche 30 octobre, salle Germain, avenue des Batignolles, à Saint-Ouen. Orateurs inscrits : Ansbert Frimat : *L'Armée, instrument du capital* ; Pierre Monatte : *Le régime militaire*.

Dimanche 30 octobre, salle de la Liberté, place Armand Carrel (18^e). Orateurs inscrits : Georges Régner : *L'idée de patrie* ; Henri Grégoire : *Le régime militaire*.

Mercredi 2 novembre, salle Gambin, 209, rue de Charenton (12^e). Orateurs inscrits : Ansbert Frimat : *L'Armée, instrument du capital* ; Ludovic Chemel : *L'idée de patrie*.

Jeudi 3 novembre, salle Ludo, 36, avenue de Clichy (17^e). Orateurs inscrits : Henri Grégoire : *Le régime militaire* ; Ludovic Chemel : *L'idée de patrie*.

La Coopérative Communiste, 22, rue de la Barre (18^e arr.). — Tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, Causerie.

Tous les soirs, de 8 h. 1/2 à 10 h. 1/2 (dimanche excepté) : Répartition des denrées.

Le Milieu Libre, au local de la « Coopérative Communiste ». — Jeudi 3 novembre : Causerie par un camarade.

L'Action théâtrale, groupe artistique de la rive gauche, se met à la disposition des groupes U. P., syndicats et coopératives, pour l'organisation de leurs fêtes.

Répétitions tous les mercredis à 8 h. 1/2, salle de l'U. P., 76, rue Mouffetard.

Envoyer la correspondance au secrétaire de l'U. P., 76, rue Mouffetard.

Jeunesse Libertaire du 5^e. — Lundi, 31 octobre à 8 h. 1/2 du soir, salle de l'Eden du Temple, 49, rue de Bretagne, grande conférence publique et contradictoire par Paraf-Javal. Sujet : *L'Absurdité des soi-disant libres penseurs*.

Entrée : 0 fr. 30.

Théâtre Libertaire. — En vue d'une active campagne de propagande anarchiste, nous faisons appel au concours de tous les camarades et compagnes décidés à constituer une troupe théâtrale et un orchestre libertaires.

Nous pensons que l'idée doit s'affirmer sous cette forme comme sous toute autre.

Les camarades ayant des aptitudes dramatiques, lyriques ou instrumentales sont invités à s'adresser à Léon Israël 43 cité Riverin Paris(X^e)

Causeries populaires du 11^e, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 2 novembre à 8 h. 1/2, causerie par Paraf-Javal sur *La Radiation* (2).

Causeries populaires du 18^e, 30, rue Muller. — Lundi 31 octobre, à 8 h. 1/2 : par extraordinaire, la réunion aura lieu à l'Eden du Temple, 49, rue de Bretagne. Conférence publique et contradictoire, par Paraf-Javal, sur *L'absurdité des soi-disant libres penseurs*.

Pensée Libre de Verrière-le-Buisson (Seine-et-Oise). — Samedi 28 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Boite, 38, rue de Paris : Conférence par « L'Endehors ». Sujet : *Vers la cité future*.

2^e organisation des réunions régionales.

Les Veillées Ouvrières, Université populaire de Bourg-la-Reine. — Le samedi 29 octobre 1904, 8 h. 1/2 du soir, salle Miché, 99, Grande-Rue, 3^e veillée : *Les Travaux de l'Enfer*, par A. Le-sœur, chimiste. Projections. Entrée gratuite.

Des dames sont spécialement invitées. Des brochures se rapportant au sujet traité seront distribuées à toutes les personnes inscrites comme membres des « Veillées Ouvrières ».

LYON. — Jeunesse Libertaire. — Dimanche, 30 octobre, soirée familiale, 26, rue Paul Bert, 8 heures du soir. Causerie par un camarade.

Depuis six semaines, la « Jeunesse Libertaire » envoie régulièrement des journaux et brochures anarchistes à une série de cent adresses choisies pour la plupart et de préférence dans les campagnes. La bêtise de la soirée est destinée à cette propagande. Les camarades qui ont des journaux en assez bon état peuvent les apporter.

MARSEILLE. — Jeunesse Syndicaliste Révolutionnaire. — Dimanche 30 octobre, à 9 heures du soir, réunion générale. Question du manifeste de la jeunesse de Paris, projet de Fédération.

Les camarades sont avisés, que si les réunions ne sont pas plus fréquentées, il ne sera plus fait aucune convocation.

PETITE CORRESPONDANCE

Louis Silvent. — Champs, Usine et Atelier ne sera éditée que dans quatre mois. Nous pouvons vous procurer « Les guerres et la paix » de Richet.

C. Michel. — Reçu votre article ; passera prochain N^o.

Léon Thomery. — Adressez-vous à Pouget à la Bourse du travail, 3, rue du Château-d'Eau.

Un Tolstoïen. — Depuis plusieurs mois nous n'avons aucune nouvelle de l'entente économique. Un camarade espagnol, ayant été obligé de quitter précipitamment l'Espagne, réfugié en France, se trouve complètement sans ressources ; priez à ceux qui pourraient indiquer un emploi, d'écrire au *Libérateur*. Le camarade est mécanicien.

Etienné Ragot. — Nous envoyons la lettre à la colonie d'Aiglemont ; eux seuls ont qualité pour répondre à ta question.

Carlier. — Nous avons les portraits que vous demandez à 1 fr. 25. — par la poste 1 fr. 50.

Le meilleur moyen pour soutenir le *LIBÉRATEUR*, c'est de lui faire des abonnés. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance et partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

A. Alexandrovitch, artiste peintre de réel talent, vient de commencer une série de portraits très appréciés des connaisseurs. Nous avons au *Libérateur* les premiers de cette série : E. Reclus, Tolstoï, Louise Michel, etc., au prix de 1 fr. 25 dans nos bureaux, 1 fr. 50 par la poste.

EN VENTE : au "Libérateur"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou tout autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

Les crimes de Dieu, par Sébastien Faure 0 15 0 20

Pour les vendeurs 9 fr. le cent franco.

Les anarchistes et l'affaire Dreyfus par Sébastien Faure 0 15 0 20

Le problème de la population par Sébastien Faure 0 15 0 20

La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Nettleau) 0 10 0 15

Communisme et Anarchie (P. Kropotkine) 0 10 0 15

L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal) 0 15 0 20

Libre examen (Paraf-Javal) 0 25 0 30

Les deux haricots, image par Paraf-Javal 0 10 0 15

La Substance universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal) 1 25 1 40

Les Hommes de Révolution, par Michel Zévaco ; Jean Jaurès, Ern. Vaughan, J. B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard, la livraison 0 10 0 15

Désenchantements (Jacques Sautarel) 0 30 0 50

Ballades Rouges (Emile Bans), préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brulat ; couverture de Couturier 0 50 0 60

Fin de la Congrégation. — Commentement de la Révolution (U. Gohier) 0 20 0 25

Morale anarchiste (Kropotkine) 0 15 0 20

Machinisme (Grave) 0 10 0 15

Panacée révolutionnaire (Grave) 0 10 0 15

Colonisation (Grave) 0 10 0 15

A mon frère le paysan (Reclus) 0 10 0 15

Entre paysans (Malatesta) 0 10 0 15

Militarisme (Domela) 0 10 0 15

Aux femmes (Gohier) 0 10 0 15

La femme esclave (Chaughli) 0 15 0 20

L'Art et la Société (Ch. Albert) 0 10 0 15

L'Education libertaire (Domela) 0 10 0 15

Déclarations d'Élievan (1^{re}) 0 10 0 15

L'Anarchie et l'Eglise (Reclus) 0 10 0 15

Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert) 0 10 0 15

Auguste Rodin, statue (Veidaux) 0 75 0 90

La Guerre de Chine (U. Gohier) 0 25 0 30

Les Temps Nouveaux (Kropotkine) 0 25 0 30

Aux Anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert) 0 10 0 15

L'Anarchie (A. Girard) 0 05 0 10

L'Anarchie (Kropotkine) 1 1 1 25

Éléments de science sociale (La Pauvrete, la Prostitution, le Célibat) 3 3 3 50

— 1 vol. in-8° 500 pages 3 3 3 50

Du Réve à l'Action, poésies, par H. E. Droz 4 4 4 60

En révolte, poésies, par Antoine Nicotai, préface de Charles Malato 0 75 0 85

De Ravachol à Caserio, notes et do-

cuments 2 75 3 25

Perpétuels d'un Révolté (P. Kropotkine) 1 25 1 75

La Grève Générale révolution (E. Girault), couverture de J. Hénault 0 20 0 30

Population et subsistance, par G. Giroud 1 1 1 15

Essai d'arithmétique économique 0 10 0 15

Grève Générale réformiste et grève générale révolutionnaire 0 10 0 15

La Mano Negra, documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce 0 10 0 15

La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault 0 05 0 10

Les Crimes de Dieu (S. Faure) 0 15 0 20

Un Problème poignant (E. Girault) 0 20 0 25

La Femme dans les U. P. et les syndicats (E. Girault) 0 15 0 20

Au Café 0 20 0 25

L'Anarchie (Malatesta) 0 15 0 20

En période électorale (Malatesta) 0 10 0 15

L'Immoralité du mariage (Chaughli) 0 10 0 15

Pourquoi nous sommes internationalistes 0 15 0 20

Rapports du Congrès antiparlementaire 0 50 0 85

Nouveau Manuel du soldat 0 10 0 15

Bibliothèque Charpentier

Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois) 3 3 3 50

Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour) 3 3 3 50

Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulle) 3 3 3 50

L'Enfermé (Gustave Geffroy, avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont) 3 3 3 50

L'Armée contre la nation (Urbain Gohier) 3 3 3 50

Les Prétoriens et la Congrégation (Urbain Gohier) 3 3 3 50

A bas la Caserne (Urbain Gohier) 3 3 3 50

Le Peuple du XX^e siècle (Urbain Gohier) 3 3 3 50

La Vie des Abeilles (M. Maeterlinck) 3 3 3 50

Bilatéral (J. H. Rosny) 3 3 3 50

Les Réfractaires (Jules Vallès) 3 3 3 50

Les Rougon-Macquart (Emile Zola) 3 3 3 50

20 vol. chaque 3 3 3 50

Les trois villes. — Lourdes. — Rome. — Paris. (Emile Zola), 3 vol. chaque 3 3 3 50

Les Quatre évangiles : Fécondité. — Travail. — Vérité. (Emile Zola), 3 3 3 50

3 vol. chaque 3 3 3 50

La Morale des Jésuites (Paul Bert) 3 3 3 50

Théories sociales et politiques (Er. Charles) 3 3 3 50

La Mêlée sociale (G. Clémenceau) 3 3 3 50

Le Grand Pan (G. Clémenceau) 3 3 3 50

Les plus forts (G. Clémenceau) 3 3 3 50

Œuvres de Descartes (introd. de J. Simon) 3 3 3 50

Sous le burnous (Hector France)